Campredon, commandant l'artillerie et le génie. Les travaux de défense étaient à peine terminés, les batteries armées et les magasins approvisionnés, que Dantzig fut déclarée en état de siége le 31 décembre 1812. Rapp, avec le dixième corps de la grande armée, quelques renforts venus de Spandau et de Magdebourg, ou échappés à la Bérésina, disposait d'une garnison d'environ 35,000 hommes, mélange de troupes de toute espèce. Sur ce nombre, plus de 4,000 hommes périrent en quelques semaines par les maladies épidémiques, dont la plus terrible était la *fièvre de congélation*, produite par le froid.

Quoique le général Rapp eût parfaitement organisé ses moyens de résistance, il se trouvait cependant dans un singulier embarras : les eaux de la Vistule, qui, en entourant les ouvrages de Dantzig, en forment la principale défense, étaient gelées, et l'on pouvait craindre que les troupes russes de Barclay de Tolly ne profitassent de cette circonstance pour emporter Dantzig d'escalade, de sorte que, sur un vaste pourtour, on fut obligé de rompre la glace, qui n'avait pas moins de deux à trois pieds d'épaisseur. Jusqu'au 4 mars (1813) il ne s'engagea de part et d'autre aucune action sérieuse. L'hetman Platow avait fait sommer le gouverneur de se rendre, et celui-ci avait répondu à cette mise en demeure inconvenante qu'il ne traiterait qu'à coups de canon. Le 5 mars, les Russes, s'avançant en masse, tentèrent un assaut général; mais ils furent repoussés avec une perte de 2,000 hommes. Cet échec les rendit plus prudents; ils se bornèrent à harceler les sorties que le gouverneur était obligé d'ordonner pour se procurer des vivres frais et des fourrages dans les îles de la Vistule, surtout dans l'île de Nogat. Il y eut encore cependant une action sanglante le 27 avril.

Vers cette époque, le comte Platow fut remplacé par le duc de Wurtemberg, oncle de l'empereur Alexandre, amenant avec lui 8,000 hommes de la landwehr prussienne. Le blocus fut alors plus étroitement serré, et les assiégeants tentèrent de plus vigoureux efforts pour s'emparer du territoire que notre garnison avait conservé à l'extérieur. Le général Rapp résolut d'exécuter une sortie vigoureuse et de repousser l'ennemi sur tous les points. Le 9 juin, une lutte terrible s'engagea autour de Dantzig et dura jusqu'au soir avec des succès variés. Dans cette soirée même, arriva la nouvelle de l'armistice conclu à Pleswitz, ce qui procura quelque repos à la garnison. Les hostilités recommencèrent le 24 août à midi. Nous avions encore à cette époque environ 25,000 hommes en état de soutenir les fatigues du siége; les ennemis en comptaient plus de 50,000; en outre, une flotte anglo-russe, de 19 bâtiments et 6 canonnières, croisait à l'embouchure de la Vistule.

Les attaques se renouvelèrent jusqu'au 4 septembre avec une fureur croissante. L'ennemi, désespérant de vaincre notre résistance par les mesures ordinaires, eut alors recours au bombardement, et dressa contre Dantzig la plus formidable artillerie qu'on eût jamais dirigée contre une place assiégée. Enfin une foule de chaloupes canonnières anglaises étaient venues joindre leur feu à celui des batteries de terre. Nos soldats, habitués à des canonnades telles que celle de la Moskowa, demeuraient impassibles au milieu de ce déluge de projectiles; mais les malheureux habitants, fous de terreur, se tenaient cachés dans leurs caves. Bientôt le feu se communiqua aux immenses dépôts de bois que contenait Dantzig, et plusieurs quartiers de la ville devinrent la proie des flammes. Rien ne saurait donner une idée du fracas épouvantable qui éclatait autour de Dantzig, car, de son côté, notre artillerie tirait trois mille coups par jour. Rapp refusait toujours de se rendre, bien que l'ennemi se fût emparé de tous les ouvrages avancés. Bientôt, aux fatigues et aux périls du siége, la famine vint ajouter toutes ses horreurs. Les plus vils aliments étaient vendus au poids de l'or, et la faim sévit si cruellement qu'après le dernier combat on se vit obligé d'enterrer les morts immédiatement, pour les soustraire à la voracité des malheureux qui convoitaient cette exécrable pâture. Quelques historiens ont affirmé que Rapp, connaissant le résultat de la bataille de Leipzig et voyant toute voie de salut fermée pour lui, avait fait détruire en secret un grand nombre de provisions et de munitions de guerre, afin d'enlever à quelques officiers résolus et intrépides tout prétexte de continuer la résistance. Quoi qu'il en soit, il consentit à traiter, et, le 27 novembre, une convention d'évacuation fut signée par le duc de Wurtemberg, portant que la place serait rendue le 1er janvier (1814), si elle n'était pas secourue avant cette époque, et que la garnison rentrerait en France sous la condition de ne pas porter les armes contre les alliés avant un an et un jour. Mais, de même qu'à Dresde, l'empereur Alexandre devait violer la capitulation : il exigea que la garnison française fût conduite en Russie. Le général Rapp protesta hautement contre une si indigne déloyauté; ce fut en vain : les ennemis en étaient venus à ce point d'exaspération, de ne reculer devant aucune extrémité, quelque révoltante qu'elle fût, pour être plus sûrs de nous accabler. Il fallut en passer par là, et une nouvelle capitulation, signée le 2 janvier, stipula que la garnison française, réduite à environ 5,200 hommes, serait conduite prisonnière en Ukraine. Tel fut le sort de cette héroïque armée, qui avait soutenu huit mois de blocus et quatre mois de siége avec la plus grande intrépidité, avec la plus inébranlable constance.

DANTZIG (RÉGENCE DE), division administrative du royaume de Prusse, l'une des quatre de la province de Prusse propre, entre les régences de Marienwerder au S., de Kœnigsberg à l'E., la Baltique au N. et la Poméranie à l'O. Superficie, 834,480 hect.; 453,626 hab. Ch.-l. Dantzig; ville principale Elbing. La régence de Dantzig, subdivisée en 8 cercles, s'étend sur un sol plat, sablonneux sur quelques ondulations de terrain, marécageux sur les bords de la Vistule, fleuve principal de la régence. Le climat est rude et humide, et l'atmosphère variable, parce que les vents ont un libre accès sur ce pays découvert. Les produits principaux sont les pommes de terre, les céréales, le tabac, le chanvre et surtout les fruits.

DANTZIG (duc de), maréchal de France. V. LEFEBVRE.

DANUBE (en allemand *Donau*), le plus grand fleuve de l'Europe après le Volga. La distance en ligne droite, entre ses sources et son embouchure, est de 1,530 kilom., et la longueur totale de son cours d'environ 3,000 kilom., qui se répartissent ainsi entre les différentes contrées qu'il arrose : 90 kilom. en Bavière, 140 en Wurtemberg, 25 dans la principauté de Hohenzollern, 1,360 dans l'empire d'Autriche et le reste dans la Roumanie. La superficie de son bassin est de 790,000 kilom. carrés, sur lesquels 120,000 appartiennent à l'Allemagne et 450,000 à l'empire d'Autriche. Pendant sa longue course de l'O. à l'E., le Danube traverse environ 22 degrés de longitude (de 5° 50' à 27° 40' long. E.), et, quoique les pays qu'il baigne ne s'étendent que sur 8 degrés de latitude (de 42° à 50° lat. N.), il existe cependant entre eux de grandes différences sous le rapport du climat et des productions, différence qui résulte de l'inégalité d'élévation des trois grandes plaines qu'il traverse. La plus occidentale, la plaine de Bavière, s'élève à environ 350 mètres au-dessus du niveau de la mer; la plaine centrale ou celle de Hongrie, à 100 mètres, et la troisième, celle de Valachie, depuis la porte de Fer jusqu'à l'embouchure du fleuve, seulement à 30 mètres.

Le Danube se forme sur la pente occidentale de la forêt Noire, dans le grand-duché de Bade, et à environ 38 kilom. du Rhin, par la réunion de deux sources, la Brége et la Brigach. Ce n'est alors qu'un simple torrent. A Donaueschingen, il reçoit un troisième ruisseau, qui naît dans les jardins du palais de cette ville; c'est là qu'il prend le nom de Danube. A partir de sa source, il coule au N.-E. jusqu'à Ratisbonne (Bavière), se dirige vers le S.-E. jusqu'à Waitzen en Hongrie, où il parvient après avoir baigné Vienne et Presbourg. A Waitzen, il décrit un circuit et court ensuite droit au S. jusqu'à Esseg, où il reçoit la Drave; de là, il continue sa course au S.-S.-E. jusqu'à Belgrade, sur la frontière septentrionale de la Servie, qu'il sépare ensuite de la Hongrie, après avoir repris sa direction à l'E., qu'il conserve sans dérivations importantes jusqu'au point où il reçoit une petite rivière, la Berezka (par 44° 28', de lat. N., 19° 51' de long. E.); il tourne alors brusquement au N.-E. et coule dans cette direction jusqu'à Orsova, où, fléchissant tout à coup au S.-E., il pénètre au cœur des provinces de la Turquie d'Europe et forme la limite entre la Valachie et la Bulgarie. A Rassova, près de l'extrémité S.-E. de la première de ces provinces, il remonte droit au N. jusqu'à Galatz, et tourne alors brusquement au S.-E., et, après avoir encore fourni une course d'environ 130 kilom., parvient à la mer Noire, dans laquelle il se déverse par sept embouchures, dont trois principales, savoir : celles de Kilia, celle de Sulina et celle de Saint-Georges; la plus profonde, celle de Sulina, est située par 45° 9' 18" lat. N. et 27° 19' 30' long. E.

Le grand bassin du Danube peut se diviser en quatre bassins secondaires.

Le premier se compose d'un vaste plateau de forme pentagonale, ayant 240 kilom. de longueur sur 200 de largeur et comprenant une partie de la principauté de Hohenzollern, une partie du royaume de Wurtemberg et le royaume de Bavière presque tout entier. Cette région est de beaucoup la plus fertile et la plus peuplée de celles qu'arrose le Danube. Il y coule d'abord au milieu de vallées profondes et abruptes, entre des rives escarpées et couvertes de forêts, mais il s'élargit considérablement lorsqu'il arrive à Ulm, à environ 135 kilom. de sa source, et côtoie alors, à droite, des plaines vastes et fertiles. Après avoir quitté Ulm, où il devient navigable, il continue à s'élargir, mais sa profondeur diminue et son lit est parsemé d'îles boisées, tandis que sa rive droite ne renferme que des plaines étendues et des marais.

Le second bassin appartient à l'empire d'Autriche; la ville de Vienne en occupe le centre, et il comprend l'archiduché d'Autriche, la Hongrie à l'E., jusqu'à Waitzen, et la Styrie. Ce bassin est de forme très-irrégulière et entouré de tous côtés par des montagnes élevées. Il est en général bien peuplé, bien cultivé et habité par une population industrieuse; le sol est riche en produits minéraux, et le climat, l'un des meilleurs de l'Europe. Jusqu'au delà de Vienne, le fleuve coule à travers les régions les plus pittoresques; au-dessous de Presbourg, son cours devient très-rapide, à cause des îles nombreuses qui le resserrent entre elles, et ses rives sont tour à tour couvertes de roseaux, de saules et de peupliers, au milieu desquels se montrent par endroits de petites forêts et des landes de sable. Parmi les îles, qu'entourent alors ses nombreuses branches, les plus remarquables sont le grand et le petit Schütt (amas), dont la fertilité est telle qu'elles portaient jadis le nom de *Jardins d'or*. Elles sont très-peuplées, mais les habitants sont agglomérés dans des villages situés à leur centre, pour éviter les inondations soudaines auxquelles ces îles sont exposées à tout instant.

Le troisième bassin comprend la Hongrie à l'E. de Waitzen et la principauté de Transylvanie. Ce n'est qu'une immense plaine, presque sans aucun accident de terrain et qui n'est pas à plus de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est sillonnée par plusieurs grandes rivières et parsemée d'étangs croupissants, de salines et de déserts de sable; elle n'en abonde pas moins en produits minéraux et nourrit de nombreux troupeaux; la vigne y vient également très-bien; mais le climat est malsain, surtout dans le voisinage des marais, qui occupent un espace de près de 8,000 kilom. carrés. De Pesth à Belgrade, le fleuve coule à travers une plaine immense, couverte de sables et d'alluvions, à travers lesquels il se forme sans cesse de nouveaux canaux, le sable comblant ceux qui existent déjà, en sorte que parfois des villes sont renversées, tandis que, d'autres, qui étaient situées sur les bords du fleuve, s'en trouvent soudain à une assez grande distance. Au-dessous de Belgrade, le Danube coule tantôt entre d'imperceptibles ondulations de terrain, tantôt au milieu de plaines fertiles, se divisant ici en plusieurs branches, et plus loin ne formant plus qu'un vaste torrent. Au-dessous de Moldava, il présente, dans un espace de 95 kilom., une succession de rapides et de précipices, formant le passage qu'il s'est fait à travers la chaîne de collines transversales qui réunit les Carpathes aux Alpes. Entre Drenkowa (Hongrie) et Scala-Bladowa (Serbie), la navigation est interrompue par trois grands rapides, dont le principal, en même temps que le dernier et le plus bas, est la fameuse cataracte appelée la *Porte de Fer*. (V. ce mot.) Là, le fleuve se précipite dans un étroit canal, resserré entre des rochers d'une hauteur prodigieuse; sa rapidité est alors effrayante, et son fracas tel qu'aucun bruit n'est perceptible, même à une grande distance; à la cataracte succèdent des tourbillons, des remous dangereux et des chutes de moindre hauteur. On a exagéré de beaucoup la difficulté que l'on éprouve à franchir ces cataractes; de lourds bateaux turcs y passent sans danger, et l'on croit qu'il serait facile de les rendre praticables, même pour les bâtiments d'un fort tonnage.

Le quatrième bassin comprend la Valachie, la Moldavie, une partie de la Bessarabie et la Bulgarie. Cette région est basse et marécageuse sur les bords du fleuve; sèche, montagneuse et escarpée sur les limites du bassin. Elle est fertile en produits de tous genres, mais mal cultivée. A mesure que le Danube avance en Turquie, la largeur de son lit augmente graduellement et varie de 425 à 670 mètres; au-dessous d'Hirsowa, en Bulgarie, il se développe soudain, de manière à former comme un lac parsemé d'îles, s'évasant de plus en plus en delta, à partir de Tulcza, jusqu'à ce qu'il arrive à la mer Noire.

Pendant la durée de son cours, il reçoit, sans parler des cours d'eau peu étendus, 120 affluents, dont 60 principaux et 34 navigables. Les plus importants sont : à droite, l'Iller, le Lech, l'Isar, l'Inn, la Traun, l'Enns, l'Ips, la Leitha, le Raab, le Sarviz, la Drau, la Save et la Morawa; à gauche, la Wernitz, l'Altmuhl, le Nab, le Regen, l'Ilz, le March, le Waag, la Neutra, le Gran, l'Eipel, la Theiss, la Bega, le Temes, l'Aluta, le Schajl, l'Ardsisch, la Jalomiza, le Sereth et le Pruth. Les canaux de grande navigation compris dans son bassin sont : le canal Caroline, entre Dillingen et Lauingen, et le canal Louis, en Bavière; le canal de Vienne à Neustædt, celui de Bacs et celui de Bega en Hongrie. Ce fleuve abonde, ainsi que ses nombreux affluents, en poissons de toutes sortes; et l'on recherche surtout, pour la délicatesse de leur chair, les carpes et les esturgeons qui y sont pêchés.

La navigation à vapeur a été introduite sur le Danube en 1830. Des bâtiments de 100 tonneaux le remontent jusqu'à Ulm; cette partie de la navigation est excessivement pénible, à cause de la violence du courant à certains endroits du fleuve. Le voyage entre Vienne et Constantinople s'accomplit maintenant en sept jours. Réuni au Rhin par le canal Louis, dont nous avons déjà parlé, le Danube communique, en outre, avec l'Elbe par la Moldawa et par plusieurs canaux. Ce fleuve devrait former la plus grande voie commerciale naturelle de l'Europe; mais les avantages qu'il offrait ont été en grande partie annulés par les péages arbitraires et par les mesures sanitaires vexatoires, et même ridicules, qui ont été imposés par les différents Etats qu'il traverse.

Le Danube est gelé en hiver dans toute la partie supérieure de son cours, et même dans la plaine de Hongrie, de décembre à mars. L'époque de la rupture de la glace est attendue avec impatience et avec une anxiété des plus grandes par les habitants des villes situées sur ses rives. Si la neige fond et que la pluie tombe d'une manière continue, le fleuve gonfle progressivement et la glace se brise, à intervalles presque réguliers, sur une certaine étendue; mais si le dégel arrive tout à coup dans la région supérieure, avant que la glace ait commencé à se rompre plus bas, le Danube s'enfle subitement, lance la glace dans les airs, en produisant un fracas égal à la détonation d'une pièce d'artillerie, et en jette sur ses rives des masses du poids de plusieurs tonnes. Parfois ce dégel est si rapide, que les personnes qui traversent le fleuve sur la glace n'ont pas le temps de regagner la rive et que beaucoup d'entre elles périssent.

Les anciens écrivains grecs donnaient au Danube le nom d'*Istros*, dont les Romains firent *Ister;* c'était là probablement le nom sous lequel les peuples qui habitaient ses bords désignaient ce fleuve dans la partie inférieure de son cours, depuis la Porte de Fer jusqu'à la mer; plus tard, les Romains apprirent le nom de *Danubius* des naturels qui habitaient les rives de la partie supérieure, et avec lesquels leur commerce ou leurs conquêtes les mirent en relation. Voici, au reste, ce qu'en dit Strabon : « Le cours supérieur du fleuve jusqu'aux cataractes porte le nom de Danube et coule principalement à travers le pays des Daces; le cours inférieur, jusqu'au Pont-Euxin et jusque dans le voisinage des Gètes, est appelé Istros. »

Le Danube a de tout temps joué un rôle important dans l'histoire militaire de l'Europe et dans celle des migrations des peuples. Son cours était le rempart qui défendait l'Europe méridionale contre l'invasion des sauvages peuplades du Nord. Aussi, dans toutes les grandes commotions qui ont agité cette partie du globe, ses rives ont-elles constamment été le théâtre où se sont débattues les destinées du monde civilisé aux prises avec le monde barbare, et le terme où ont abouti des tentatives de conquêtes que rien ne semblait pouvoir arrêter. Alexandre y rencontra le premier obstacle sérieux à son expédition contre Darius; il dut, pour franchir le fleuve, vaincre les redoutables Daces; sous Auguste, la domination romaine n'avait pu franchir le bas Danube; Trajan soumit les Daces, il est vrai, et, pour pouvoir à l'occasion réprimer leurs tentatives de révolte, construisit le fameux pont de pierre dont on voit les ruines au-dessous de la Porte de Fer (106 ans ap. J.-C.); mais Aurélien dut faire repasser le Danube aux colons romains qui s'étaient établis sur la rive gauche, et laisser la place libre aux Goths, qui n'osèrent franchir ce rempart naturel. Cependant le Danube fut une trop faible barrière pour arrêter le torrent dévastateur qu'Attila traînait à sa suite, ou plutôt par lequel il était poussé en avant. Les conquérants et les envahisseurs qui sont venus après lui, Charlemagne, les Avares, les Magyars, les Mongols, les croisés, Rodolphe de Habsbourg, Jean Hunyade, Soliman, le prince Eugène, Napoléon ont toujours considéré la possession du Danube comme indispensable au succès de leurs entreprises. Dans la récente guerre de Crimée, cette importance du Danube est encore devenue plus apparente par la ténacité et l'obstination qu'ont mises les Russes et les Turcs, lors du traité de Paris, à se disputer la plus faible parcelle de ses rives, la plus petite des îles placées au milieu de son cours. Du reste, les nombreuses forteresses élevées sur les bords de ce fleuve en attestent assez la haute valeur stratégique. Parmi elles, nous nous contenterons de citer : Ulm, Ingolstadt et Passau en Bavière; Linz et Vienne en Autriche; Bude, Peterwardein et Neu-Orsowa en Hongrie; Belgrade, Widdin, Nikopoli, Roustschouk, Silistrie, Braïla et Ismaïl en Turquie.

Hésiode est le plus ancien auteur qui fasse mention du Danube. Le géographe Etienne dit que les Scythes nommaient ce fleuve *Matoas*, c'est-à-dire qui ne fait point de mal. Selon lui, ils lui donnaient ce nom parce qu'ils le passaient très-souvent et toujours sans danger; mais il ajoute qu'ayant fait une fois quelque perte en le traversant, ils le nommèrent *Danoubis*, c'est-à-dire auteur du dommage : de là serait venu le nom latin de *Danubius*. Mais tout cela n'est autre chose qu'une fable sans fondement. Quelques-uns croient que le nom du Danube est venu d'Abenow ou Abnoba, en Souabe, lieu où il prend sa source, et qu'en ajoutant l'article *die*, le fleuve s'est appelé *Die abnaw*, et par contraction *Danaw*, comme, en effet, les Allemands le nomment encore à présent. Isidore prétend que c'est la quantité des neiges qui grossissent ce fleuve qui l'a fait appeler *Danubius*, comme si l'on disait *Danivius*. Toutes ces étymologies ne sont pas plus vraisemblables les unes que les autres. Déjà au dernier siècle, bien avant que la philologie comparée et l'étude approfondie du zend et du sanscrit eussent offert aux savants une mine inépuisable de rapprochements, Wachter rapprochait le mot *Danube* du celtique *don*, qui signifie eau, et il disait que ce fleuve avait été ainsi nommé par excellence, de même que le Don, fleuve de Scythie, et la Dwina, fleuve de Livonie. Wachter était bien près de la vérité : nous trouvons, en effet, en sanscrit *dhuni*, rivière, le même que le mot celtique dont parlait Wachter, et aussi que l'ossète *dun*, *don*, rivière, eau; il dérive de la racine *dhu*, *dhû*, agiter, mouvoir, et il est probable que c'est là qu'il faut rattacher les noms du Danube, du Don et de la Dwina.

— Hist. La célébrité du Danube était grande chez les anciens, bien avant l'exil d'Ovide sur ses bords. Sous le nom d'Istros, il est mentionné plus d'une fois dans Hérodote, qui en connaissait surtout la partie inférieure. Ovide, exilé parmi les Gètes, habitait la ville de Tomes, comme il nous l'apprend dans ses *Tristes* (liv. IV, élég. x, v. 95-98).

Postque meos ortus Pisæa vinctus oliva
Abstulerat decies præmia victor eques;
Quum maris Euxini positos ad læva Tomitas
Quærere me læsi principis ira jubet.

« Dix fois, depuis ma naissance, ceint de l'olivier olympique, le vainqueur avait remporté le prix à la course des chars, lorsque la colère du prince offensé m'ordonne de me rendre à Tomes, située sur la rive gauche (occidentale) de l'Euxin. »

Il dit ailleurs que cette ville était située près des rives de l'Ister au double nom :

Stat vetus urbs, ripæ vicina binominis Istri.
(*Pont.*, I, VIII, v. 11.)

Comme on le voit, le Danube portait déjà deux noms du temps d'Ovide.

Ovide se peint (*Trist.*, liv. II, eleg. unica, v. 189) « seul, relégué près des sept embouchures du Danube, en butte aux froids de l'Ourse glacée, à peine séparé, par la largeur du fleuve, des Iazyges, des hordes de Tolchos, de Météréé, des Gètes enfin. »

Solus ad egressus missus septemplicis Istri
Parrhasiæ gelido virginis axe premor.
Iazyges, et Colchi, Metereaque turba, Getæque
Danubii mediis vix prohibentur aquis.

Pendant l'été les flots empêchent les peuples ennemis de la côte septentrionale de fondre sur le territoire de Tomes (*Trist.*, III, x, 7; XII, 29); mais dans l'hiver, et lorsqu'il est gelé, ses glaces leur servent de pont pour aller ravager et piller la contrée. Des armées entières y passent alors sur la glace. Toutes ces nations qui l'entourent, les Gètes, les Sauromates, les farouches Iazyges, lorsque les froids ont enchaîné l'Ister, lancent leurs rapides coursiers sur le dos glacé du fleuve.

Quæque aliæ gentes, ubi frigore constitit Ister,
Dura meant celeri terga per amnis equo.
(*Pont.*, I, II, 85.)

Il n'a d'autre plaisir (*Trist.*, III, XII, 27 et seq.) que de voir au soleil du printemps fondre la neige et les eaux qu'il n'est plus besoin de briser dans les lacs durcis : la glace ne condense plus les flots de la mer, et, sur l'Ister, on ne voit plus, comme naguère, le bouvier sarmate conduire les chariots bruyants.

At mihi sentitur nix verno sole soluta,
Quæque lacu duro non fodiantur aquæ :
Nec mare concrescit glacie : nec, ut ante, per Istrum,
Stridula Sauromates plaustra bubulcus agit.

Il est exilé depuis trois années, et depuis qu'il est dans le Pont, trois fois l'Ister a vu son cours enchaîné par le froid; trois fois les eaux de l'Euxin se sont durcies.

Ut sumus in Ponto, ter frigore constitit Ister,
Facta est Euxini dura ter unda maris.

L'élément barbare, l'élément gétique ou gothique dominait parmi les populations, et c'est pourquoi, ne pouvant se faire entendre d'elles, il passait lui-même à leurs yeux pour barbare :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

« La population est, dit-il, mêlée de Grecs et de Gètes, mais elle tient davantage des Gètes indomptés. On voit un plus grand nombre de Sarmates et de Gètes aller et venir à cheval par les chemins. Pas un qui n'ait son carquois, son arc et ses flèches trempées dans le fiel de la vipère, une voix sauvage, une physionomie farouche, portrait vivant de Mars. Leurs cheveux, leur barbe ne furent jamais coupés; le bras est toujours prompt à enfoncer le couteau meurtrier que tout barbare porte attaché à sa ceinture. »

Né dans cette partie de la forêt Hercynie qu'on appelle la forêt Noire, le Danube coulait ensuite entre la Rhétie, la Hongrie et la Pannonie. Arrivé dans la Mœsie, il y trouvait cette barre de rochers qui resserre son lit et le traverse, et où il semble se perdre un moment pour en sortir bruyamment par diverses cataractes. C'est un peu au-dessous de cette chute de ses eaux que Trajan fit construire un pont sur le Danube, pour s'assurer en tout temps le passage du fleuve et l'entrée de la Dacie. On en voit encore quelques restes à l'entrée de la Bulgarie, entre Fetillan et Zwerin. Il avait 20 arches, dont l'ouverture était de 170 pieds romains. La longueur du pont était de 520 toises, c'est-à-dire que le Danube en cet endroit est sept fois plus large que la Seine au pont Royal à Paris. Il traverse, comme on l'a vu, dans son cours sinueux, des peuples de diverses races et de diverses religions; ce qui a fait dire au poëte Regnier-Desmarais dans son *Voyage à Munich :*

Bientôt nous avons vu le Danube inconstant,
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde;
Et qui, comptant après pour rien
Le romain, le luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.
Rarement, à courir le monde,
Devient-on plus homme de bien.

— **Allus. littér. Paysan du Danube**, Allusion à un apologue célèbre de La Fontaine, dans lequel le fabuliste, sortant du ton ordinaire de la Fable, flétrit éloquemment la corruption romaine, devant le sénat assemblé, par l'organe d'un paysan venu des bords du Danube.

Voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché;
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poils de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.

Les phrases suivantes font allusion au paysan du Danube, en tant qu'homme d'un extérieur grossier et d'une franchise brutale :

« M. Caussidière rappela les services des montagnards et de la garde républicaine si indignement récompensés. Un représentant, qui s'acharnait à lui demander ce qu'était devenu le cuisinier Flotte, l'embarrassa un peu. M. Caussidière avait fait relâcher Flotte, arrêté la veille au moment où il répandait la liste des membres du nouveau gouvernement. « Eh! sacrebleu! s'écria-t-il, je n'ai voulu que » la pacification. »

L'assemblée sourit et ne prit pas en mauvaise part cette éloquence du nouveau *paysan du Danube*. »

HIPPOLYTE CASTILLE.

« Je suis un homme peu aimable, peu galant, peu poli, presque point civilisé, en un mot. Mes amis m'appellent le *paysan du Danube*. Je préfère en général les faubourgs à la ville, la Courtille au boulevard des Italiens, et le mélodrame à la tragédie. C'est pourquoi j'ai horreur des soirées, et surtout des soirées du grand monde. »

AUG. LUCHET.

« C'était un homme de haute taille, toujours vêtu avec négligence. La brusquerie de ses manières, la hardiesse militaire de ses paroles, sa physionomie singulière et presque sauvage, l'avaient fait surnommer dans le monde le *paysan du Danube*. »

EUG. SUE.

« Il se trouvait parmi les membres de la société un ferblantier à la taille colossale, aux formes athlétiques, à la voix de Stentor, qui ne prenait jamais la parole que pour des motions d'ordre assez remarquables par leur concision énergique et par leur tour original. C'était le *paysan du Danube* de l'assemblée. »

CH. NODIER.

« Certes, il serait fâcheux que la science parlât un langage mielleux; mais il ne l'est pas moins de donner un air rébarbatif aux vérités que l'on enseigne. Un savant ne doit être ni un *paysan du Danube* ni un élégant du grand monde; il ne doit tremper sa plume ni dans le vinaigre ni dans les essences. »

LOUIS REYBAUD.

« De même qu'on se prend à souhaiter un loup parmi les moutons de Florian, parfois on désire un *paysan du Danube* parmi toutes ces élégances et ces mollesses. Ce boudoir imprégné d'ambre et de musc finit par vous entêter, et l'on voudrait ouvrir la fenêtre pour respirer l'odeur du feuillage chargé de pluie, l'arome du foin vert, ou même tout bonnement la salubre senteur de l'étable. »

THÉOPH. GAUTIER.

Quelquefois aussi, dans les allusions que l'on fait au paysan du Danube, il ne s'agit plus que d'une grossièreté apparente, à laquelle se mêlent de la finesse, du calcul.

« On appréhende M. Dupin aux Tuileries plus qu'on ne l'y aime; on l'y tolère plus qu'on ne l'y attire; car il est brusque dans ses manières et âpre dans son langage. C'est une espèce de *paysan du Danube* qui a chaussé les talons rouges. Regardez derrière la porte du salon de Diane, et vous verrez les souliers ferrés qu'il a y laissés en entrant. C'est le plus rustre des courtisans et le plus courtisan des rustres. »

CORMENIN.

« C'était un homme d'une cinquantaine d'années; sous des façons de *paysan du Danube*, il cachait un fonds inépuisable de dissimulation et de perfidie; il avait fait sans réussite tous les métiers. Ce n'était point l'intelligence qui lui manquait : c'était un esprit droit, un cœur droit. »

LE Dr VÉRON.

« Béranger leur dit : « Je veux rester pauvre, pour être plus grand que vous par » l'abnégation de vos richesses. Je veux rester » peuple, pour vivre et mourir plus près du » peuple! » Ces hommes, peu accoutumés à tant de vertu, crurent que cette vertu n'était qu'une affiche, que tant d'abnégation n'était qu'une prétention plus habile et plus haute, et qu'au jour des rétributions le désintéressement de ce *chansonnier du Danube* céderait comme tant d'autres à la séduction du pouvoir et aux caresses de la fortune. »

LAMARTINE.

« Franklin, parlant ainsi devant le parlement de la vieille Angleterre, était un peu comme le *paysan du Danube*, un paysan très-fin à la fois et très-digne d'être docteur en droit dans l'Université d'Ecosse, libre pourtant et à la parole fière comme un Pensylvanien. »

SAINTE-BEUVE.

« M. Dupin, qui représentait à la tribune cet esprit de calcul, de prudence et de personnalité un peu prosaïque que l'on rencontre dans une partie de la bourgeoisie, avait un talent d'offensive qui lui faisait faire de l'opposition contre le pouvoir en même temps que du pouvoir contre l'opposition. On craignait, dans tous les partis, les coups de boutoir de ce faux *paysan du Danube*, qui ne se refusait guère un bon mot contre la cause même qu'il défendait. »

A. NETTEMENT.

DANUBE (CERCLE DU), une des quatre divisions administratives du royaume de Wurtemberg, comprenant la partie S.-E. du royaume. Il est borné au N. par le cercle de l'Iaxt, à l'E. par la Bavière, au S. par le lac de Constance, et à l'O. par la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen. Superficie, 620,370 hectares; 376,752 hab.; ch.-l. Ulm. Arrosé par le Danube et ses affluents, l'Iller et le Lauter, ce cercle, sillonné vers le S. par les ramifications des Alpes, est très-fertile en grains et pâturages; élève de bétail; exploitation de vastes tourbières; industrie active consistant surtout en draperies, teintureries, carrosseries, fabriques de produits chimiques, papeterie, coutellerie, bijouterie et horlogerie.

DANUBE (CERCLES DU), ancienne division administrative de la Hongrie. Il y avait le cercle en deçà du Danube et le cercle au delà du Danube. Dans les différents remaniements des divisions administratives de l'empire autrichien, ces dénominations ont totalement disparu et ne sont plus aujourd'hui qu'un souvenir historique.

DANUBE (CERCLES DU HAUT ET DU BAS), anciens noms de deux cercles du royaume de Bavière, dits aujourd'hui cercle de Souabe et cercle de Basse-Bavière.

DANUM, nom latin de DONCASTER.

DANUS ou **IDANUS**, nom latin de l'AIN.

DANVERS, bourg des Etats-Unis d'Amérique, Etat de Massachusetts, à 27 kilom. N.-E. de Boston; 8,000 hab. Industrie très-développée, consistant principalement dans la fabrication des objets de cuir. Il se confectionne annuellement à Danvers 1,420,000 paires de chaussures.

DANVERS (Henri), comte DE DAMBY, général anglais, né en 1573 à Dantesey, mort en 1644. Il avait servi quelque temps avec distinction dans les Pays-Bas, sous Maurice, comte de Nassau, lorsqu'il fit partie du corps de troupes qu'Elisabeth envoya au secours de Henri IV. Danvers se conduisit avec une bravoure qui lui mérita le titre de chevalier. De retour en Angleterre, il fut envoyé en Irlande avec les titres de lieutenant général de cavalerie et de major général de l'armée, sous le commandement du comte d'Essex, puis du baron de Montjoy. Nommé gouverneur de Guernesey, membre du conseil privé et baron de Dantesey par Jacques Ier, Danvers fut créé comte de Damby par Charles Ier. Il ne fut pas seulement un homme de guerre distingué; il se signala en créant des institutions utiles, une école et un hôpital à Malmesbury, ainsi qu'un jardin botanique à Oxford. — Son frère, Jean DANVERS, fut gentilhomme de la chambre de Charles Ier, ce qui ne l'empêcha point de siéger parmi les juges de ce roi, et de prononcer contre lui la peine capitale. Ses biens furent frappés de confiscation en 1666, et il mourut avant la restauration des Stuarts.

DANVILLE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Pensylvanie, à 95 kilom. N.-E. de Harrisburg, sur une branche de la Susquehannah; 3,000 hab. Centre manufacturier très-actif; les montagnes voisines renferment en grande abondance du fer, du charbon de terre et de la chaux; nombreuses forges et fonderies, entre autres celles de Montour, dont la spécialité est la fabrication des rails de chemin de fer. ‖ Ville des Etats-Unis, dans l'Etat de Vermont, à 44 kilom. N.-E. de Montpellier, et à 168 kilom. N.-E. de Boston, ch.-l. de comté; 5,000 hab. ‖ Bourg des Etats-Unis, dans la Virginie, près de la frontière de la Caroline du Nord, sur le Dan, à 112 kilom. S.-O. de Lynchburg; 2,980 hab. Ce bourg, situé dans une plaine fertile, fait un commerce considérable de tabac, grains, farines, coton, fer, bois de charpente. ‖ On trouve encore dans les Etats-Unis plusieurs autres localités portant le même nom : une dans l'Etat de Kentucky, à 64 kilom. S.-O. de Francfort, sur la rive gauche du Dicks; 2,000 hab.; collége; maison de justice; une autre dans l'Etat de New-York, ainsi que dans l'Etat d'Indiana, etc.

DANVILLE (Guillaume), poëte français de la première moitié du XVIIe siècle. Il fut gendarme de la reine Anne d'Autriche. Au retour d'une mission en Styrie, en Autriche et en Bavière, Danville fut jeté à la Bastille (1619), d'où il sortit trois ans après, sans avoir pu connaître le motif de sa détention. On a de lui un poëme héroïque, intitulé la *Chasteté* (Paris, 1624, in-4°), écrit avec beaucoup de facilité, mais où les règles de la versification sont trop peu observées.

DANVILLE (J.-B. BOURGUIGNON), géographe français. V. ANVILLE (D').

DANYAU (Alexis-Constant), médecin français, né à Aubigny (Vendée) en 1767, mort dans cette ville en 1848. Membre de l'Académie royale de médecine, section des accouchements, il fut pendant près de quarante ans un des médecins accoucheurs les plus courus de la capitale.

DANYAU (Antoine-Constant), chirurgien français, fils du précédent, né à Paris en 1803. Reçu docteur en 1829, M. Danyau fut nommé chef de clinique en 1830, agrégé à la Faculté de médecine de Paris en 1842, et chirurgien des hôpitaux quelque temps après. Pendant plusieurs années, il fut chirurgien adjoint à l'hospice de la Maternité, et en devint chirurgien en chef en 1859. La même année, il entra à l'Académie de médecine. Outre une thèse importante sur les *Abcès à la marge de l'anus* (1832), et divers mémoires publiés dans les *Archives générales de la médecine*, dans le *Bulletin de l'Académie*, etc., M. Danyau a donné une traduction des *Principaux vices de conformation du bassin* (1840), du D. Charles Naegle.

DANYCAN (Noël), sieur de l'EPINE, armateur et marin français, né à Saint-Malo dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il se livra d'abord, en 1688, à la guerre de course. En 1692, année de la bataille de la Hogue, il obtint du roi deux vaisseaux de la marine royale, auxquels il joignit six vaisseaux à lui appartenant. Cette petite division, placée en partie sous le commandement des deux frères de l'armateur, Paul Danycan de la Cité et Serran Danycan du Rocher, alla ravager les côtes de Terre-Neuve et y fit des prises considérables. Six ans plus tard, Danycan, autorisé par le ministre Pontchartrain à tenter le passage du détroit de Magellan, arma, avec ses frères, deux vaisseaux, qui mirent à la voile en 1703, sous le commandement des capitaines Fouquet et Ducoudray-Pérée, franchirent le détroit de Magellan, et reconnurent, à 60 lieues de là, les îles Sébaldes, auxquelles on donna le nom d'*Iles Danycan*. Noël Danycan continua avec un rare bonheur ses expéditions dans la mer du Sud jusqu'en 1706, époque où il prit, dans la compagnie de la Chine, un intérêt qui le mit en état d'acquitter ses dettes. Il se vit même bientôt à la tête d'une immense fortune, ce qui lui permit, en 1709, lorsque des capitalistes firent à Louis XIV un prêt de 30 millions, d'y contribuer à lui seul pour 14 millions. Quelques années après, il fit même au trésor royal l'abandon gratuit et spontané d'une partie de sa créance. En 1711, Danycan entra pour deux parts dans la société, composée de neuf directeurs, qui fit les frais de l'expédition de Duguay-Trouin à Rio-de-Janeiro, expédition qui rapporta plus de 92 pour 100 aux intéressés. En 1730, Louis XV concéda à Danycan les fermes de Bretagne. Il les remit, l'année suivante, au roi, qui le décora du cordon de Saint-Michel, et lui fit la concession des mines de Bretagne et du Boulonais. Danycan fut ensuite nommé successivement conseiller, secrétaire du roi, conseiller maître de la chambre des comptes. Il se rendit possesseur de plusieurs marquisats et comtés de la Bretagne, de la Normandie et de l'Ile-de-France, notamment du comté d'Aligre, puis il employa une partie de ses richesses financières en institutions utiles. Il fonda et dota l'hospice de Saint-Malo (1714), créa une maison de retraite pour les femmes et les filles séculières, institua la communauté de la Croix et le couvent des Récollets à Saint-Servan, etc. En souvenir de sa générosité et de sa bienfaisance, les habitants de Saint-Malo ont donné son nom à deux rues de cette ville.

DANYCAN (Louis-Paul), sieur DE LA CITÉ, frère puîné du précédent, commandait le *Phélippeaux* dans la division de huit vaisseaux envoyés à Terre-Neuve par son frère aîné en 1692. Cette expédition, qui avait pour mission de porter du secours aux pêcheries de Terre-Neuve, aida M. de Brouilleux, gouverneur de Plaisance, à prendre aux Anglais le port Saint-Jean, ainsi que l'établissement du Forillon, et captura un grand nombre de bâtiments anglais. Dans l'expédition de Duguay-Trouin à Rio-de-Janeiro, Danycan de la Cité commanda le *Mars*, l'un des plus forts bâtiments de la flotte. Le feu de ce vaisseau contribua puissamment à la reddition de la place; mais, au retour, assailli par une effroyable tempête, en vue des îles Açores, il eut grandpeine à gagner Port-Louis, où il arriva complétement démâté et ras comme un ponton.

DANYCAN (Joseph-Servan), sieur DU ROCHER, frère des précédents. Il reçut, à l'âge de vingt ans, le commandement du *Succès*, bâtiment corsaire appartenant à son frère aîné, passa ensuite sur le *Diamant*, vaisseau de 50 canons, avec lequel il s'empara du navire espagnol le *San-Antonio*, de 54 canons, et tint tête, pendant la même croisière, à deux vaisseaux hollandais, qu'il contraignit à fuir honteusement. En 1696, lors de l'expédition envoyée à Terre-Neuve par son frère aîné, il reprit le commandement du *Diamant*, à bord duquel il contribua pour une large part à la prise d'un grand nombre de vaisseaux anglais. En 1705, il fut envoyé au Pérou, sur le *Falmouth*. Ce vaisseau s'étant perdu près de Buenos-Ayres, Joseph Danycan prit part à l'expédition de Duguay-Trouin à Rio-de-Janeiro, sur le *Chancelier*, frégate corsaire de Saint-Malo, de 40 canons. Mais, comme son frère, il eut à son retour à lutter contre les vents contraires, et il ne put rentrer à Saint-Malo, en 1712, qu'avec son bâtiment complétement désemparé.

DANZ (Ferdinand-George), chirurgien allemand, né à Dachsenhausen en 1761, mort en 1793. Il se fit recevoir, en 1790, docteur à Giessen, puis devint professeur à l'université de cette ville. Bien qu'il ait été enlevé à la fleur de l'âge, Danz a laissé quelques écrits remarquables, notamment : *Essai d'une histoire générale du catarrhe* (Marbourg, 1791); *Programma de arte obstetricia Æyyptiorum* (1791); *Principes de la formation du fœtus* (1792), et *Séméiotique* ou *Manuel de séméiologie* (1793).

DANZ (Jean TRAUGOTT-LEBERECHT), théologien allemand, né à Weimar en 1769, mort en 1851. Après avoir étudié à Gœttingue, sous la direction d'Eichhorn, de Schlæzer, d'Heyne, et de Spitler, il devint professeur au gymnase et à l'école normale d'instituteurs de sa ville natale, fut nommé en 1798 recteur de l'école secondaire d'Iéna, et plus tard professeur extraordinaire (1807), puis professeur titulaire (1809) de philologie et de théologie à l'université de la même ville. En théologie, il adopta les idées du parti rationaliste avancé. Parmi ses ouvrages, il faut citer : *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Iéna, 1818-1822, 2 vol.); *Encyclopédie théologique* (Weimar, 1832); *Dictionnaire universel de littérature théologique, ecclésiastique, religieuse et historique* (Leipzig, 1837-1843) avec *Supplément*; *Histoire du concile de Trente* (Iéna, 1846). Vers ses dernières années, il s'était aussi occupé d'études philologiques, ainsi que le prouvent certains de ses ouvrages, notamment son *Antilexilogus* (Iéna, 1842).

DANZ (Henri-Emile-Auguste), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né en 1806. Il étudia le droit sous la direction de Savigny, et fut appelé, en 1831, à la chaire de droit romain de la faculté d'Iéna, qu'il a depuis lors occupée avec beaucoup d'éclat. Il est aujourd'hui conseiller de la cour supérieure d'appel de la même ville. Le plus important de ses ouvrages est son *Manuel de l'histoire du droit romain* (Leipzig, 1842; 1846, 2e édition). On lui doit encore : les *Asiles sacrés dans la législation romaine* (Iéna, 1857), ouvrage dans lequel il a exposé ses recherches sur les rapports de la religion avec le droit pendant les premiers siècles de Rome, et *De l'influence des formes de codification sur le droit matériel* (Leipzig, 1861), essai écrit à l'occasion du projet de code civil soumis en 1861 aux états de Saxe.

DANZÉ s. m. (dan-zé). Techn. Masse de fer sur laquelle le glacier appuie le manche de l'outil qui lui sert à puiser sur l'âtre le verre mou.

DANZEL (Jérôme), graveur français du XVIIIe siècle, né à Abbeville, était fils d'Eustache Danzel, mort à Paris en 1775, et qui était lui-même un graveur de talent. Jérôme reçut des leçons de Beauvarlet. Il a laissé plusieurs estampes estimées. Nous citerons : *Vénus et Adonis*, d'après Bethon; le *Roi boit!* d'après Tilborg; *Vénus et Enée*, d'après Boizot, et le *Sacrifice de Callirhoé*, d'après Fragonard.

DANZEL (Théodore-Guillaume), philosophe allemand, né à Hambourg en 1818, mort en 1850. Il étudia la philosophie aux universités de Leipzig, de Halle et de Berlin, et devint l'un des plus fervents adeptes de la philosophie hégélienne. Reçu docteur en 1841, il vécut quelques années dans sa ville natale, uniquement occupé de travaux philosophiques, obtint en 1845 le titre d'agrégé de l'université de Leipzig, et mourut prématurément après avoir eu à lutter contre les difficultés matérielles que lui suscitait son manque de fortune. On a de lui plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand; ce sont les suivants : *Du spinozisme de Gœthe* (Hambourg, 1843); *Esthétique de la philosophie d'Hégel* (Hambourg, 1844); *Etudes sur l'état de la philosophie de l'art à notre époque et sur sa mission à venir*, publiées dans la *Revue* de Fichte, tomes XII, XIV et XV; *Gottsched et son époque* (Leipzig, 184[illegible]); *Gotthold-Ephraïm Lessing, sa vie et ses œuvres* (Leipzig, 1850-1853, 2 vol.; le second publié après sa mort par Gurhauer). Ces deux derniers ouvrages doivent être mis au rang des meilleures études littéraires qu'ait produites la littérature allemande de notre temps, bien que l'auteur, tout en montrant dans ses appréciations les qualités d'un critique éclairé et impartial, se soit un peu perdu dans les nuages du spiritualisme objectif d'Hégel, et n'ait pas gardé assez de mesure dans ses attaques contre le subjectivisme de l'historien Gervinus.

DANZER (Jean-Melchior), théologien et savant allemand, né à Ober-Aybach (Bavière) en 1739, mort en 1800. Il entra dans les ordres, mais consacra tous ses loisirs à l'étude des sciences physiques et mathématiques, qu'il professa à Straubing et à Munich. Devenu membre de la direction des études et conseiller ecclésiastique, il s'appliqua d'une façon particulière à réformer l'instruction dans son pays. Il inventa des fourneaux économiques qui portent son nom. Nous citerons parmi ses écrits : *Essai sur la théologie morale et pratique* (1777); *Premiers principes de droit naturel* (1778), et *Traité élémentaire sur les mathématiques* (1781).

DANZER (Jacques), théologien allemand, né à Langesfeld (Souabe) en 1743, mort à Burgau en 1796. Il devint, en 1784, professeur de théologie à Salzbourg, fut accusé d'adhérer aux idées de Pélage, et, malgré la protection de l'archevêque de Salzbourg, se vit en butte à de telles tracasseries qu'il dut quitter cette ville, en 1792, et se retirer à Burgau, où il possédait un canonicat. Ses principaux ouvrages sont : *Influence de la morale sur le bonheur* (1789); *Idées sur la réforme de la théologie* (1793); *Esprit de Jésus-Christ et de sa doctrine* (1793). Danzer montra un esprit de tolérance trop rare parmi les théologiens catholiques pour ne pas en faire honneur à sa mémoire.

DANZI (François), compositeur allemand, né à Manheim en 1763, mort en 1826. Il reçut les premières notions musicales de son père, premier violoncelliste de la chapelle de l'électeur palatin, puis prit quelques leçons d'harmonie du célèbre abbé Vogler. A l'âge de douze ans, il avait acquis sur le violoncelle un talent si remarquable qu'il fut admis dans la chapelle comme membre de l'orchestre. En 1778, cette chapelle ayant été transportée à Munich, Danzi se rendit dans cette ville, où, l'année suivante, il écrivit son premier opéra pour le théâtre de la cour. Vers 1791, il demanda et obtint un congé illimité pour lui et sa femme, cantatrice distinguée, et les deux époux parcoururent l'Allemagne et l'Italie. De retour à Munich, Danzi perdit sa femme (1799), et en éprouva un tel chagrin qu'il s'empressa de quitter cette ville pour se rendre à Stuttgard, puis de là à Carlsruhe, où il habita jusqu'à sa mort. Danzi a dû sa réputation en Allemagne à ses compositions religieuses et instrumentales, car ses partitions dramatiques sont déparées par une foule de combinaisons harmoniques hasardées, et par des effets d'instrumentation plus bizarres que neufs, qui font ressembler quelques pages de ses compositions à des leçons d'harmonie. Il a écrit un grand nombre d'opéras, plusieurs messes et morceaux religieux, et une grande quantité de musique instrumentale et de musique de chambre. Parmi ses opéras, nous citerons : le *Triomphe de la fidélité*; le *Sylphe*; l'*Heure de minuit*; le *Baiser*, et *Iphigénie en Aulide*.

DAO ou **DAMO**, petite île de l'Océanie, dans la Malaisie néerlandaise, près de l'île de Timor, à l'extrémité S.-O. de l'île Rottie, par 11° 6′ de latit. S., et 120° 34′ de longit. E. Les habitants fabriquent de la bijouterie, qu'ils vendent aux îles voisines.

DAON (Roger-François), théologien français, né à Briqueville (Normandie) en 1679, mort à Séez en 1749. Il faisait partie de la congrégation des eudistes, et avait professé la théologie à Avranches lorsqu'il fut chargé de fonder à Rennes un petit séminaire. L'intelligence et le zèle dont il fit preuve dans cette mission lui valurent d'être successivement supérieur des séminaires de diverses villes. Daon a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence* (Paris, 1738); *Méthode pour bien faire des conférences spirituelles*, etc. (Caen, 1744); *Règlements de vie pour unprêtre*, etc. Ces livres sont écrits dans un style remarquable par sa simplicité et sa concision.

DAONES, ancien peuple de l'Inde au delà du Gange, au N. de la Chersonèse d'Or, sur le Daona (Iraouaddy).

DAOS s. f. (da-oss). Mar. Nom que l'on donne, dans les îles d'Anjouan, de Mayotte et de Comore, à des embarcations d'une chétive construction, d'une grande largeur pour leur longueur (15 à 18 m.), pontées, et ayant pour gréement un seul mât portant une voile à antenne.

DAOUD, nom que les Arabes donnent au roi David. Les traditions musulmanes sur David ne s'écartent pas sensiblement des traditions israélites. Hussein Vaëz, cependant, confond dans un passage l'histoire de David avec celle de Gédéon. Dans la surate du Coran, intitulée *Bakrat* (la vache), Mahomet dit : « Daoud tua Djalout (Goliath). Dieu lui donna un royaume et la sagesse, et lui enseigna ce qu'il voulut savoir. » Les Arabes prétendent que les oiseaux et les pierres se montraient dociles aux volontés de David, que le fer s'amollissait sous sa main, qu'après son grand péché il pleura quarante jours sans s'arrêter, que ses larmes faisaient croître spontanément des plantes, etc. Ils croient aussi qu'Adam donna soixante ans de sa propre existence pour prolonger d'autant celle de David.

DAOUD-AL-ANTAGNY, médecin arabe, né à la Mecque en 1596, quelquefois désigné sous le nom de **David d'Antioche**, à cause de la ville où il exerça son art et acquit une grande réputation. On a de lui plusieurs traités, entre autres : *Système de médecine*; *Cause des maladies*; *Avis aux gens sages*, dont la Bibliothèque impériale possède un manuscrit.

DAOUD-PACHA, homme d'Etat turc, né en Bosnie, mort en 1623. Beau-frère du sultan Mustapha, il était capitan pacha lorsque celui-ci, à la suite d'une révolte, fut remplacé par Othman. Daoud fut bientôt après l'âme d'une insurrection qui renversa Othman (1622), et rétablit sur le trône le stupide Mustapha. Nommé grand vizir, Daoud, craignant le rétablissement du dernier sultan, le tua de sa propre main; mais il ne tarda pas à recevoir le châtiment de son crime. Détesté du peuple et de l'armée, qui lui avaient donné le surnom de *Katili padischa* (régicide), le grand vizir essaya vainement de comprimer la fermentation des esprits. Le 22 janvier 1623, les janissaires entrèrent en révolte ouverte contre lui. Jeté dans le château des Sept-Tours et abandonné par le sultan, il fut jugé, condamné et étranglé dans le lieu même où il avait été le bourreau d'Othman.

DAOUD-PACHA, gouverneur du Liban, né à Constantinople en mars 1816. Il fit son éducation dans une maison française de Galata, et vint ensuite à Berlin, où il acheva avec éclat ses études. Revenu en Turquie, il fut placé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, puis attaché plus tard à l'ambassade ottomane, en Prusse. Ce nouveau séjour à Berlin lui permit d'étudier l'organisation germanique, et il écrivit même à ce sujet un livre d'autant plus remarqué que les diplomates et les hommes politiques de la Turquie écrivent fort peu. Elu membre de l'Académie des sciences de Berlin, il devint plus tard consul général à Vienne. Rappelé à Constantinople, il entra à l'administration des affaires intérieures et, en 1857, il était chef du service de la censure. Il passa ensuite aux finances avec Fuad-Pacha, y traita plusieurs négociations importantes, puis fut nommé directeur du service télégraphique, qui était tout entier à organiser.

En 1860, l'expédition française ayant mis fin à la lutte des Druses et des Maronites, et une commission internationale ayant été chargée d'organiser le gouvernement du Liban, ce fut Daoud-Pacha qu'elle choisit pour caïmacan. Sous ce titre, il fut investi des pouvoirs de gouverneur pour trois ans, selon l'usage. Appartenant au rite catholique arménien, il remplissait la principale condition, puisque le gouverneur doit être chrétien. Il fut d'ailleurs désigné pour faire partie de la commission par l'influence anglaise, contrairement aux vœux de la France. En 1861, aussitôt après ce choix, le gouvernement ottoman l'éleva au rang de mandir. Installé au mois de juillet, Daoud-Pacha apporta une grande activité dans ses nouvelles fonctions; il nomma de nouveaux chefs de districts, établit des impôts, fit ouvrir des routes stratégiques, mais ne parvint pas à pacifier complétement le Liban, dont les populations restèrent fort agitées. On lui a beaucoup reproché d'être resté, depuis sa nomination, tout dévoué à la politique anglaise. A l'expiration de ses pouvoirs, en 1864, il fut néanmoins confirmé pour cinq autres années dans son gouvernement par une décision du sultan.

Depuis, Daoud-Pacha a beaucoup fait pour obtenir qu'on traçât définitivement les frontières du Liban, et que le programme adopté en 1860 y fût exécuté. Il s'est acquis la sympathie des populations qu'il gouverne, et même celle des populations voisines qui sollicitent leur annexion au gouvernement de la Montagne. Cet état de choses a amené une discorde complète entre Daoud-Pacha et le gouverneur général de Syrie, très-hostile à une administration imposée par l'intervention occidentale. A la suite de ce différend, Daoud, au mois de décembre 1867, a envoyé sa démission au gouvernement de Constantinople, qui l'a refusée.

DAOULAGHIRI, montagne d'Asie. V. DHAWALAGIRI.

DAOULAS, bourg de France (Finistère), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. E. de Brest; pop. aggl. 923 hab. — pop. tot. 1,315 hab. Fabrique de porcelaine. Ruines d'une abbaye célèbre dans les chroniques bretonnes, fondée au VIe siècle et réédifiée presque en entier au XVe siècle.

DAOULETABAD, la *Déoghir* des Indous, ville de l'Indoustan anglais, dans le Nizam, province et à 11 kilom. N.-O. d'Aurengabad. Ville forte, très-florissante au temps de la domination mongole, elle est aujourd'hui bien déchue. Sa citadelle est bâtie sur un rocher de granit, haut de 180 m.

DAOUNGORPOUR, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Bombay, pays des Radjepoutes, dans l'ancienne province de Guzerate, à 149 kilom. N.-E. d'Ahinehabad, ch.-l. d'un petit Etat tributaire de l'Angleterre; 4,500 hab.

DAOURIE, partie de la Sibérie, entre le lac Baïkal, la Lena et la Mongolie, ch.-l. Nerts-Chinsk. Comprise dans le gouvernement d'Irkoutsk, la Daourie confine à l'E. à la Mandchourie, au S. au pays des Khalkhas, partie de la Mongolie. Elle est sillonnée en tous sens par des montagnes qui appartiennent au système altaïque et dont le point culminant est le Zokhondo, qui s'élève à 2,520 m. Toutes les rivières de la Daourie sont tributaires de l'Amour; les principales sont : l'Ingoda et l'Onon, dont la réunion constitue la Chilka, laquelle, réunie à l'Argoun, forme l'Amour, à l'extrémité N.-E. de la Daourie. Elève de bestiaux; exploitation des mines et des forêts; commerce actif avec le N. de la Chine. Au point de vue administratif, la Daourie forme, dans le gouvernement d'Irkoutsk, un district dont le chef-lieu est Nerts-Chinsk. Ajoutons qu'une faible partie de la Daourie, au S., dépend de la Chine et est enclavée dans la Mandchourie.

DAOURITE s. f. (da-ou-ri-te — de *Daourie*, nom de pays). Minér. Nom donné quelquefois à une variété rouge de tourmaline, la rubellite, parce qu'on la trouve en abondance dans la Daourie.

— **Encycl.** Les analyses faites par différents chimistes sur des fragments de *daourite*, qui différaient seulement par la teinte, ont donné des résultats très-différents, par suite du remplacement partiel de certaines bases par des bases isomorphes. Voici une analyse qu'on peut regarder comme une moyenne : silice, 38,33; acide borique, 9; alumine, 43,15; oxyde manganique, 1,12; magnésie, 1,02; soude, 2,60; lithine, 1,17; potasse, 0,68; fluor, 2,58; acide phosphorique, 0,27. La *daourite* se présente en cristaux cylindroïdes, ou en groupements plus ou moins réguliers. On l'a d'abord trouvée en Sibérie, dans une montagne granitique de la chaîne des monts Ourals, au milieu d'un filon composé de feldspath, de quartz, de mica et de tourmaline noire. Depuis, on l'a observée en cristaux cylindroïdes, engagés dans du quartz ou de la lépidolithe, à Ibradiskopies, en Moravie, et en masses aciculaires, à Ceylan et dans le royaume d'Ava. C'est de ce dernier pays que vient le plus beau spécimen connu de *daourite*. Il appartient au muséum Britannique, et atteint à peu près le volume de la tête. Le muséum de Paris en possède un fragment moins volumineux, mais encore très-remarquable; il est gros comme le poing, et sa couleur est le rouge foncé.

DAOUST (Jean-Marie et Eustache), personnages de la Révolution. V. AOUST (D').

DAPÊCHE s. m. (da-pê-che). Minér. Substance bitumineuse, molle et élastique, qu'on trouve près de Castleton, en Angleterre, à Montrelais, en France, et à Woodburg, aux Etats-Unis. Syn. d'ÉLATÉRITE.

DAPHNACÉ, ÉE adj. (da-fna-cé — rad. *daphné*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux daphnés. ‖ On dit aussi DAPHNOÏDE.

— s. f. pl. Famille de plantes, ayant pour type le genre daphné, et plus connue sous le nom de *thymélées* : *Les* DAPHNACÉES *abondent dans les régions extratropicales.* (F. Hœfer.)

DAPHNÉ s. m. (da-fné — gr. *daphnê*, laurier, sans doute de la racine sanscrite *dambh*, brûler. Le laurier aurait ainsi tiré son nom, non pas de Daphné, la nymphe aimée d'Apollon, qui fut changée en laurier, mais tout simplement de l'éclat de ses feuilles, le double sens de briller et de brûler appartenant souvent aux mêmes racines). Bot. Genre de plantes, type de la famille des thymélées, comprenant plus de cinquante espèces, répandues dans toutes les régions du globe : *Le* DAPHNÉ *des Alpes nous ramène au milieu de ces montagnes.* (F. Hœfer.)

— Moll. Nom donné à l'animal qui habite les coquilles des genres arche et pétoncle.

— **Encycl.** Bot. Ce genre est un des plus remarquables de la famille des thymélées, appelée aussi par quelques auteurs famille des daphnacées ou daphnoïdées. Son nom scientifique vient du grec *daphnê*, laurier, à cause de la ressemblance que présentent la plupart de ses espèces avec cet arbre célèbre, et qu'exprime aussi son nom vulgaire de lauréole. Les *daphnés* sont des arbrisseaux ou des arbustes à feuilles alternes ou opposées, souvent persistantes; les fleurs, solitaires ou terminales, quelquefois groupées en faisceaux, ont des couleurs très-variées et une odeur généralement agréable; le fruit est une petite baie globuleuse, rouge ou noire. Ce genre comprend plus de cinquante espèces, disséminées dans presque toutes les régions du globe. Le *daphné lauréole* (*daphne laureola*), vulgairement appelé lauréole mâle ou commune, ou simplement lauréole, est un arbrisseau qui dépasse rarement la hauteur d'un mètre; ses feuilles, sessiles, lancéolées, épaisses, coriaces, lisses et luisantes, sont ramassées au sommet des tiges et des rameaux; ses fleurs, jaune verdâtre, disposées en petits bouquets, ont une odeur agréable, quoique faible, et s'épanouissent dans le courant de l'hiver; ses fruits sont de petites baies, noires à la maturité. Cet arbrisseau est répandu dans toute l'Europe centrale, où il croît surtout à l'ombre des bois et dans les

régions montagneuses. C'est une charmante plante, très-recherchée dans les jardins paysagers, où ses feuilles persistantes et d'un beau vert produisent toujours un très-bel effet; elle est surtout propre à garnir le dessous des massifs trop clair-semés. Le *daphné* aime une terre légère et bien préparée, à l'exposition du nord. On le propage de graines semées aussitôt après leur maturité; on repique les jeunes plants en pépinière au bout d'un an ou deux, et l'on ne doit pas trop retarder leur plantation à demeure, car ils présentent quelque difficulté à la reprise. L'arbuste ne demande plus ensuite aucun soin, et la serpette ne doit, pour ainsi dire, jamais le toucher. Il sert de sujet pour greffer quelques espèces exotiques. Toutes les parties de ce végétal sont extrêmement âcres et caustiques. On les emploie en médecine, à l'intérieur, comme détersives et purgatives; mais c'est un médicament très-dangereux, et dont l'emploi exige la plus grande circonspection; aussi n'est-il le plus souvent usité qu'à l'extérieur. Son écorce sert comme vésicatoire dans la gale, les dartres et les humeurs qui tourmentent les enfants. Les tiges de ce *daphné*, divisées en lanières très-minces, servent, en Allemagne et en Suisse, à fabriquer des chapeaux élégants, qu'on appelle chapeaux de paille blanche. On peut extraire de ses baies une huile, qui d'abord paraît fort douce, mais qui ne tarde pas à enflammer la gorge et à produire des douleurs insupportables. Le *daphné mézéréon* (*daphne mezereum*), appelé aussi bois gentil, lauréole femelle, garou, bien qu'un autre *daphné* porte aussi ce nom, a des fleurs roses ou blanches, suivant les variétés, et des fruits d'un rouge vif. Cette espèce, à feuilles caduques, est à peu près de la taille de la précédente, et croît abondamment dans les bois montueux, où elle fleurit en plein hiver, souvent au milieu des neiges. Elle est recherchée dans les jardins, à cause de la précocité et de l'odeur suave de ses fleurs. Le mézéréon demande une terre légère et sèche, une exposition chaude, mais ombragée en été. Il se multiplie comme l'espèce précédente, et produit aussi un excellent effet dans les jardins d'agrément. Il partage, du reste, toutes les propriétés de la lauréole commune. Acre et caustique, il peut être employé comme exutoire et fondant. Toutes ses parties, les baies surtout, constituent un purgatif et un vomitif très-violent; six de ces fruits, d'après Linné, suffiraient pour faire périr un loup : on peut donc ranger cet arbrisseau parmi les poisons les plus énergiques. En Suède, on emploie l'écorce fraîche contre la morsure des vipères. Enfin, ses tiges servent aussi à faire des chapeaux blancs tressés. Le *daphné garou* ou *trentanel* (*daphne gnidium*), qui est beaucoup plus connu en médecine sous le nom de *garou*, possède des propriétés très-délétères : l'écorce, appliquée sur la peau, la rougit, l'enflamme, et si le contact est longtemps prolongé, il se produit une vésicule. Ses fruits donnent lieu à des accidents très-graves, quelquefois même mortels. Linné rapporte le fait d'une jeune fille atteinte de fièvre intermittente, à qui on avait donné douze de ces fruits, et qui mourut quelques heures plus tard d'une hémorragie du poumon. On a employé, et, dit-on, avec succès, l'écorce de cette plante dans les affections syphilitiques et dartreuses, dans les maladies scrofuleuses et lymphatiques, contre les douleurs ostéocopes, etc. On ne s'en sert guère aujourd'hui que pour préparer une pommade destinée au pansement des vésicatoires dont on veut entretenir la suppuration. Ses baies sont un purgatif drastique, qui détermine quelquefois des coliques violentes et des superpurgations dangereuses. Cette plante est surtout remarquable par la couleur glauque de ses feuilles; elle est originaire du Languedoc. Nous citerons encore : le *daphné des Alpes* (*daphne alpina*), à fleurs blanches et odorantes, mais qui se conserve difficilement dans les jardins; le *daphné camélée* (*daphne cneorum*), dont les fleurs roses ont aussi un parfum agréable; mais il est d'une culture ingrate, et exige la terre de bruyère et une exposition ombragée; le *daphné thymélée* (*daphne thymelæya*), à fleurs d'un blanc jaunâtre, qui, plus délicat que les précédents, ne croît que dans les contrées méridionales; le *daphné de Pont*, joli arbrisseau qui orne un grand nombre de nos jardins. Au printemps, ses branches se couvrent de nombreuses fleurs, d'un parfum agréable, d'une teinte jaunâtre, réunies en grappes axillaires et terminales.

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée et de la Terre. Ce fut le premier objet dont s'enflamma Apollon, exilé du ciel par Jupiter. Mais la jeune fille lui préféra Leucippe, jeune homme de son âge, remarquable par sa beauté. Un jour que le dieu berger poursuivait la nymphe insensible à ses vœux, et qu'il était sur le point de l'atteindre, celle-ci, épuisée de fatigue, implora le secours de sa mère, qui, pour la soustraire aux atteintes du dieu, s'entr'ouvrit tout à coup et ne laissa entre les mains d'Apollon qu'un laurier, un tronc inanimé. Celui-ci en détacha un rameau, dont il se fit une couronne; il voulut dès lors que le laurier lui fût consacré et qu'il devînt la récompense des poëtes.

Cette métamorphose de Daphné, qui fuit les atteintes d'un dieu, est passée dans la langue et on la voit souvent rappelée par les écrivains :

« Voilà pourquoi moi, le roi-soleil, moi qui ai atteint *Daphné* La Vallière, avant sa métamorphose, moi qui ai brisé mes rayons en pluie d'or aux pieds de Danaé Montespan, j'ai su tous les secrets, parce que j'ai vu avec l'œil de mon esprit et avec les cent yeux de mon cœur; voilà pourquoi j'ai été naturellement le plus grand des rois, pourquoi Bossuet lui-même a glorifié mon éloquence. »

ARSÈNE HOUSSAYE.

« Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et racontoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné;

Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit-né. »
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
« Je sais jouer du luth. Arrêtez. » Bagatelle :
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

« Je connois la vertu de la moindre racine.
Je suis par mon savoir dieu de la médecine. »
Daphné couroit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : « Voyez quelle est votre conquête :
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais, »
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

FONTENELLE.

Mais nous ne saurions, à propos des fables gracieuses de la mythologie grecque, nous borner à narrer des contes enfantins, ou même à citer les inspirations plus ou moins heureuses auxquelles ces contes ont donné lieu. Il faut reconnaître à ces poétiques inventions un sens allégorique, toujours intéressant, lorsqu'il nous est donné de le découvrir. Dans la plupart des légendes de la mythologie grecque, la langue même fournit à elle seule presque tout ce qui est nécessaire pour rendre intelligibles et rationnelles ces étranges histoires, quoique les Grecs plus modernes, Homère et Hésiode, n'aient eu assurément aucun soupçon de la signification primitive de ces traditions. Mais de même qu'il y a des mots grecs qui n'ont aucune explication en grec, et qui, si on ne les avait comparés au sanscrit et aux autres dialectes de la même origine, seraient toujours restés de simples sons pour le philologue, de même il y a des noms de dieux et de héros inexplicables au seul point de vue grec, et dont on ne peut découvrir le caractère primitif sans les confronter avec les dieux ou les héros de l'Inde, de la Perse, de l'Italie ou de l'Allemagne. L'explication du mythe de Daphné, relatif à l'Aurore, fera mieux comprendre ceci.

Ahan, en sanscrit, est un des noms du jour; or *ahan* est mis pour *dahan*, comme *asru*, larme, pour *dasru*, grec *dakru*. En sanscrit, on trouve la racine *dah*, qui signifie brûler, et de cette racine on a bien pu former un nom du jour, de la même manière que *dyu*, jour, est formé de *dyu*, être brillant. Nous n'avons pas à examiner si le gothique *dags*, jour, dérive de ce mot. Selon la règle établie par Grimm, *daha*, en sanscrit, devrait devenir en gothique *taga* et non *daga*. Cependant il y a plusieurs noms aryens où cette règle est violée, et Bopp semble disposé à considérer *daga* et *daha* comme identiques à l'origine. Il est certain que la même racine qui a formé les noms teutoniques du jour a aussi donné naissance au nom de l'Aurore. En allemand, on dit : *der morgen tagt*; en vieil anglais, jour se disait *dawe*, tandis que le verbe exprimant l'apparition de l'aurore était, en anglo-saxon, *dagian*. Or, dans les Védas, un des noms de l'Aurore est *Ahanâ*. Dans le vieux langage mythologique des anciens, c'était une figure très-familière que de représenter l'Aurore comme l'amante du Soleil, fuyant devant son amant et détruite par son étreinte. L'Aurore est morte dans les bras du Soleil, l'Aurore fuit devant le Soleil, le Soleil a brisé le char de l'Aurore, étaient des expressions signifiant simplement : le soleil est levé, l'aurore a disparu. Dans un hymne des Védas célébrant les exploits d'Indra, la principale divinité solaire des Védas, il est dit qu'il a vaincu l'Aurore et brisé son char. (*Rigvéda*, IV, XXX.) Dans d'autres endroits, elle est aimée par tous les dieux brillants du ciel, sans en excepter son propre père.

En traduisant *Dahanâ* en grec, nous avons *Daphné*, et toute l'histoire de Daphné devient ainsi intelligible. Daphné est jeune et belle; Apollon l'aime; elle fuit devant lui et meurt quand il l'atteint.

La métamorphose de Daphné en laurier fut une continuation du mythe toute particulière à la Grèce. *Daphné*, en grec, ne signifiait plus l'Aurore, mais était devenu le nom du laurier; cet arbre fut donc consacré à Apollon, et la fable voulut que Daphné elle-même fût changée en arbre quand elle pria sa mère de la protéger contre la violence du dieu.

Sans le secours des Védas, le nom de Daphné et la légende qui y est attachée seraient restés inintelligibles, car le sanscrit moderne ne donne aucune clef de ce nom. Cela prouve la valeur des Védas pour la mythologie comparée. Une telle science, avant la découverte de ces livres, ne pouvait être qu'un amas d'hypothèses, sans principes fixes ni bases solides.

Daphné, drame lyrique de Rinuccini. C'est le premier essai d'opéra que l'on connaisse; il date de 1594. Octave Rinuccini s'associa trois compositeurs, Peri, Jacob Corsi et Caccini, et de concert ils composèrent un drame mythologique où tous les beaux-arts devaient réunir leurs pompes : c'était *Daphné*. Cet ouvrage ne réalisa pas, il est vrai, l'accord parfait entre la poésie et la musique; mais Rinuccini eut la gloire d'avoir cherché, le premier, la perfection dans ce genre. Le poëme de Rinuccini n'est presque qu'une des métamorphoses d'Ovide mise en dialogue. On y voit Apollon tuer le serpent Python au moment où ce monstre met en fuite les bergers et les nymphes. Tout orgueilleux de sa victoire, il brave l'Amour, qui, avec Vénus, était descendu sur la terre. Le dieu enfant se venge; Apollon voit Daphné, il la poursuit, elle s'enfuit, et un messager vient raconter sa métamorphose. Quatre chœurs partagent en cinq parties ce petit drame, qui se compose d'environ quatre cent cinquante vers. Les chœurs, divisés en couplets gracieux, semblent plus particulièrement destinés à la musique. Le reste de l'opéra était probablement tout en récitatif; on n'y voit point d'ariettes détachées, moins encore de duo ou de morceaux d'ensemble. La fin du chœur qui termine la pièce est d'une remarquable douceur.

DAPHNÉ, village délicieux sur l'Oronte, au sud d'Antioche, regardé comme un faubourg de cette ville. Les riches y avaient des maisons de campagne. On célébrait tous les ans, dans un bois de lauriers voisin de la ville, les fêtes d'Apollon daphnéen. ‖ Ville de l'Egypte inférieure, aujourd'hui Safnat, près de la bouche pélusiaque du Nil, au sud de Péluse.

DAPHNÉEN, ÉENNE adj. (da-fné-ain, é-è-ne — du gr. *daphnê*, laurier). Mythol. Surnom d'Apollon et de Diane, à qui le laurier était consacré : *Apollon* DAPHNÉEN. *Diane* DAPHNÉENNE.

DAPHNÉINE s. f. (da-fné-i-ne — rad. *daphné*). Chim. Syn. de DAPHNINE.

DAPHNÉLÉON s. m. (da-fné-lé-on — du gr. *daphnê*, laurier; *elaion*, huile). Huile de baies de laurier, en usage chez les anciens Grecs.

DAPHNÉODERME s. m. (da-fné-o-der-me — de *daphné*, laurier; *derma*, peau). Moll. Nom donné aux coquilles des daphnés, c'est-à-dire des arches et des pétoncles.

DAPHNÉPHAGE s. m. (da-fné-fa-je — du gr. *daphnê*, laurier; *phagô*, je mange). Antiq. Devin qui, avant de répondre aux questions qu'on lui adressait, mangeait des feuilles de laurier, arbuste consacré à Apollon, afin de s'inspirer de la sagesse de ce dieu.

DAPHNÉPHORE s. m. (da-fné-fo-re — gr. *daphnêphoros*; de *daphnê*, laurier, et *phoros*, qui porte). Antiq. gr. Prêtre qui présidait aux daphnéphories, et qui portait sur la tête une couronne de laurier.

DAPHNÉPHORIES s. f. pl. (da-fné-fo-rî — rad. *daphnéphore*). Antiq. gr. Fête qu'on célébrait tous les neuf ans en Béotie, en l'honneur d'Apollon.

— **Encycl.** Antiq. La fête des *daphnéphories* revenait tous les neuf ans. Au haut d'une branche d'olivier on plaçait un globe d'airain qui représentait le soleil; au-dessous de ce globe on en mettait un moindre pour figurer la lune, et autour de ces deux globes un grand nombre d'autres plus petits, qui représentaient les étoiles. A cette même branche d'olivier étaient attachées trois cent soixante-cinq couronnes marquant le nombre des jours de l'année. On portait en grande pompe cette branche, ainsi ornée et préparée, dans une procession à la tête de laquelle marchait un jeune Béotien, né de parents libres. Il était vêtu d'une robe traînante magnifique; il avait les cheveux épars et une couronne d'or sur la tête. A sa suite marchaient deux chœurs, l'un de jeunes garçons qui tenaient à la main une baguette ornée de fleurs et de guirlandes, et l'autre de jeunes filles qui portaient des branches de laurier.

Le prêtre qui présidait à toute la cérémonie se nommait *daphnéphore*, c'est-à-dire porte-laurier, parce qu'il était couronné de laurier. La procession allait dans cet ordre au temple d'Apollon Isménius, en chantant des hymnes en l'honneur du dieu, déposer la branche d'olivier symbolique aux pieds de sa statue.

DAPHNIDE adj. (daf-ni-de — rad. *daphnie*). Crust. Syn. de DAPHNOÏDE.

DAPHNIDIE s. f. (daf-ni-dî, du gr. *daphnê*, laurier; *eidos*, aspect). Bot. Genre d'arbres de la famille des laurinées, type de la tribu des daphnidiées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent aux Indes orientales. ‖ On dit aussi DAPHNIDION, s. m.

DAPHNIDIÉ, ÉE adj. (da-fni-di-é — rad. *daphnidie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre *daphnidie*.

— s. f. pl. Tribu d'arbres de la famille des laurinées, ayant pour type le genre *daphnidie*.

DAPHNIDIEN, IENNE adj. (daf-ni-diain, è-ne — rad. *daphnie*). Crust. Qui ressemble ou qui se rapporte à la *daphnie*.

— s. m. pl. Famille de crustacés, ayant pour type le genre daphnie.

DAPHNIE s. f. (da-fnî — du gr. *daphnê*, laurier.) Crust. Genre de crustacés, type de l'ordre des daphnoïdes, formé aux dépens des monocles, et comprenant une quinzaine d'espèces, qui toutes vivent en Europe : *La nourriture des* DAPHNIES *consiste en animalcules et en particules végétales.* (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *daphnies* sont de petits crustacés à corps allongé, comprimé, renfermé dans une coquille bivalve transparente. On les trouve mentionnés, chez les anciens auteurs, sous les noms de *monocles*, *poux aquatiques*, *pucerons branchus*, etc. Peu d'animaux ont occupé autant de naturalistes célèbres : Swammerdam, Müller, Needham, Leuwen Kort, Jurine, Degeer, Latreille, Banduha, Bair, Strams-Duckheim, leur ont consacré de nombreux travaux, bien légitimés, d'ailleurs, par les merveilles de leurs mœurs. Les *daphnies* sont répandues dans les eaux douces, où elles nagent au moyen de deux grands bras en antennes, placés sur les côtés, au bas de la tête, et perpendiculaires au corps. Ce crustacé bat vivement l'eau avec ses bras, et s'avance ainsi comme par saccades; mais il peut se mouvoir dans tous les sens. Les pattes, proprement dites, ne servent pas à la natation. Dès que l'animal reste immobile, il descend peu à peu au fond de l'eau. La manière dont ce crustacé se nourrit est des plus remarquables : « Quand les *daphnies*, dit Bosc, ne nagent point, elles remuent les pattes avec rapidité, ce qui détermine un petit courant d'eau, qui, dirigé vers la tête, entraîne dans l'entre-deux des coquilles toutes les matières menues et les animaux microscopiques dont l'eau des marais est remplie en tout temps; et lorsqu'il y en a une assez grande quantité accumulée, elles ferment leurs battants, et choisissent ce qui leur convient. » L'extrême transparence des *daphnies* en rend l'étude facile, en permettant de voir tout ce qui se passe dans leur organisme. Ces crustacés muent ou changent de peau comme les écrevisses. Ils sont vivipares en été, ovipares en hiver et au printemps. Les *daphnies puces d'eau* abondent dans les marais, au point d'en couvrir quelquefois la surface sur une profondeur de plusieurs centimètres. Certaines espèces, par leur coloration rouge, ont pu, dans maintes circonstances, faire croire aux habitants des campagnes que l'eau était changée en sang. Ces animaux, par leur prodigieuse multiplication, auraient bientôt complétement envahi les eaux qu'ils habitent, s'ils n'étaient détruits en grand nombre par les oiseaux aquatiques, les insectes, les vers, et même les hydres ou polypes d'eau douce. Les *daphnies*, qui habitent surtout les marais tourbeux, peuvent vivre assez longtemps dans la terre humide; aussi en trouve-t-on beaucoup, en automne, dans les mares qui ont été desséchées par les chaleurs de l'été. Par un mode de reproduction qui rappelle tout à fait celui des pucerons, les *daphnies* pondent, après une seule approche du mâle, cinq ou six générations d'œufs verts, roses ou bruns, mais toujours féconds. Vers la fin de l'été, les femelles, de beaucoup les plus nombreuses, font une dernière ponte, qui s'agglomère sur les lames de leur carapace; elles abandonnent cet organe en changeant de peau. Les œufs trouvent un abri contre le froid, qui fait périr la plupart des individus vivants, et au printemps, par cette admirable préservation naturelle, les œufs éclosent, et la même série de phénomènes se renouvelle.

DAPHNIKON s. m. (da-fni-kon — du gr. *daphnê*, laurier). Bot. Syn. d'HIPPOCRATÉE.

DAPHNINE s. f. (da-fni-ne — rad. *daphné*). Chim. Principe actif découvert par Vauquelin dans la racine du daphné des Alpes. ‖ On dit aussi DAPHÉINE.

— **Encycl.** La *daphnine* se présente sous la forme de petits cristaux transparents. Elle est d'une couleur grise, inodore, très-amère, soluble dans l'eau froide et plus soluble encore dans l'eau chaude. C'est une substance dont l'emploi est dangereux. Elle est neutre, nullement vésicante. On la trouve dans tous les daphnés, particulièrement dans l'écorce du garou.

DAPHNIPHYLLE s. m. (da-fni-fi-le — du gr. *daphnê*, laurier; *phullon*, feuille). Bot. Genre d'arbres rapporté avec doute à la famille des rhamnées, et comprenant une seule espèce, qui croît à Java.

DAPHNIS s. m. (da-fniss — du nom du berger *Daphnis*.) Entom. Papillon diurne du genre satyre : *Le papillon appelé* DAPHNIS *est du même ordre que le céphale.* (V. de Bomare.)

DAPHNIS, berger, fils de Mercure et d'une nymphe sicilienne, reçut de Pan des leçons de chant et de flûte, et des Muses le goût de la poésie. Ce fut lui, dit-on, qui inventa la poésie bucolique. Il aimait aussi la chasse, et Diane le protégea. Cinq de ses chiens moururent du regret que leur causa sa mort, qu'on raconte diversement : selon les uns, après avoir été longtemps insensible, il fut changé en rocher; selon d'autres, une nymphe, dont il était épris, l'épousa, mais à la condition qu'il deviendrait aveugle s'il devenait infidèle. Ayant, peu de temps après, oublié ses serments, celle-ci lui arracha les yeux, et Daphnis, au désespoir, se précipita dans la mer. Le nom de Daphnis était fréquemment donné à des bergers, dans l'ancienne poésie pastorale.

C'est le nom que l'on a inscrit en tête de la cinquième églogue de Virgile, qui ren-